

Pensées

Autor(en): **Mulhauser, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 13

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La puce en colère prit le pou par les cheveux
Le jeta par terre et lui creva les yeux.

Celle-ci est en patois, elle m'a été transmise de ma bis-aïeule qui était originaire de Buttles dans la Comté de Neuchâtel.

La damà dé Brot
Qu'est schaita au pacot
Que y a payin on crot
Por la sayi fro.

Lé tet que l'est
Té défouai.

Lorsque j'étais enfant, les jeunes garçons se taillaient des sifflets aux branches des saules, à la sève du printemps. Pour détacher plus facilement l'écorce de son bois, ils frappaient à petits coups, du manche de leurs couteaux, sur leur genou, la partie à détacher, en chantant sur un rythme lent et très gravement cette espièce de mélodie :

Busse, busse busse, y est
Busse, débuisse mon subiet
Se te te débuisse bin
T'erra dou bon vin,
Se te te débuisse man
De la pece de tzevau.

J'ai entendu la même antienne dans un patois à peine différent au centre de la France, dans un coin perdu du Bourbonnais, où j'ai fait un séjour lorsque j'étais jeune. Cela m'avait tellement surpris que je m'en suis toujours souvenue. N'est-ce pas curieux et intéressant ? Probablement que ce sont des pauvres Engnenois réfugiés dans le Jura Vaudois que nous est venue cette coutume. Là-bas les fillettes ont aussi leurs jeux, leurs rondes et leurs rimes, comme celles-ci ci-dessous :

Din do dan don
Les quatre carillons,
Les filles de Châtillon
N'ont point de cotillons,
Les menuisiers d'Essaz
Li ô-z-en feront de bois
lé à toi.

Torchi torcha
Bruli brûla
Braisais braisière
Cloqui cloquant
Boiteux derrière
Boiteux devant
va-t-en.

Un I un L
Ma tante Michelle
Les pois cornus
Les feuilles nouvelles
Les raisins doux
Pour nous itou
Si j'en avais
J'en sucerais

Par mon petit vrillon vrillette, alouette.

Une toute vieille du Plat de la Praz, qui vous sature bien.

TSEIN ET TSEIN

Lou receveu de passavè on demeinde zévan tsi on dai pllié retse païsan daô district.

Vouaiqué on tsein de râva, pas pllie gros qu'on derbon, mâ asse crouïè qu'on protireu dai z'autro iadzo que sailli daô courti, que s'accrotsé à la culotte daô receveu et que la bins-tout tota defrepenaie.

Lo receveu sacrait qu'on dibliaô. Lo païsan arrevé et fâ :

— Alo, qu'y a le dinse ? Que vaô dèrè tot ce trafi ?

— L'est voutra tsaravouté de bîtes, pardi, lai repônd lo receveu, einradzi. On dai lai teni à l'attatsé lai bîtes féroces ! Vo s'arai de mè novallés.

— Acuta-mé, Monsu lo Receveu, l'ai de lo païsan, quand ié fé ma déclarachon d'impou, y'avé marqua : « Chien de garde » ; Dinse tsacon

arâi su que falliâi passa aô lardzo. Mâ vo z'eïn biffâ « Chien de garde » po mettèrè : « Chien de luxe ». Nion ne sè paô mauffiâ. X.

Pensées

La patrie est comme tous les autres biens ; on n'en apprécie la valeur que lorsqu'on vient à la perdre.

De toutes les formes de gouvernement, le principe pervers est le même : l'ambition personnelle.

Les idées absolues sont l'indice certain d'un esprit borné.

L'œil qui épie est bien près de la bouche qui ment. J. MULHAUSER.

Au marché. — Figurez-vous, Madame Louise disait une acheteuse à une paysanne, que mon fils a remporté un prix à son dernier concours.

— Ah ! je comprends vos émotions, lui répondit celle-ci, j'ai passé par là quand notre porc a remporté un prix à la dernière exposition d'agriculture. — G. B.

Ces enfants. — Suzi, à qui sa maman a déjà parlé du paradis, a reçu pour sa fête une jolie poupée. Mais en voulant la prendre elle la laisse tomber et la pauvre poupée se décapite. Alors, l'enfant, désolée, les mains croisées, les yeux levés vers le plafond soupire et dit, tristement : « Encore un petit ange au ciel ! »

Sur un barbier rimailleur.

Le Parnasse, frater, n'est point dans ta pratique ; Ecorchant le français, non moins que la pratique, En vain, à chançonner tu trouves des appas, Ton rasoir a le fil que la plume n'a pas, Et des hommes de goût qui lisent tes ouvrages, Tu peux avoir le poil, mais non point les suffrages. PETIT-SENN.

Recettes

Contre la sciatique. — Frictionnez-vous deux fois par jour avec le liniment suivant, vigoureusement agité, avant de s'en servir :

Huile d'olives 125 gr., essence de térébenthine 30 gr., ammoniaque liquide 15 gr., teinture de cantharide 6 gr.

Ce liniment doit être préparé chez un pharmacien.

Douleurs d'oreilles. — On calme rapidement les douleurs d'oreilles par l'application sur l'oreille d'un petit sachet rempli de grains d'avoine très chauds. On renouvelle les sachets lorsqu'ils sont froids.

Bœuf à la mode. — Piquez de gros lard et de deux gousses d'ail une rouelle de bœuf ; mettez-la mariner pendant deux jours avec de l'huile d'olive, du poivre et du sel ; retournez-la de 6 heures en 6 heures ; faites ensuite chauffer votre beurre et mettez dans ce beurre la rouelle avec un oignon piqué de deux clous de girofle, de la cannelle, une feuille de laurier, et un jarret ou un pied de veau. Faites cuire le tout entre deux feux ; retournez-le une fois dans l'espace d'une heure ; une heure après, mettez-y un pochon de bouillon.

Comme pour soi. — Monsieur X adore son chien : « J'en prends soin comme de moi-même », disait-il dernièrement ; je le lave tous les mois ».

Prévoyance. — Un médecin de campagne allait visiter un malade. Il prit un fusil pour chasser en chemin. Un paysan le rencontra et lui dit :

— Où allez-vous comme ça ?

— Voir un malade.

— Avez-vous peur de le manquer ?

L'HOMME SAUVAGE 1

Je l'ai connu, moi aussi, le père Guintz, le plus joyal des Vaudois, le Diogène du lac, le philosophe du Château des Vagues et de la Villa des Orties. J'ai encore dans l'oreille son rire de crécelle et au fond de ma mémoire quelques-unes de ses réparties et de ses bonnes histoires.

J'ai vu le père Guintz saigner son dernier cochon au bout de la rue du Pré, devant la petite fontaine vis-à-vis de l'ancien bureau de la *Gazette*. C'est sous le goulot de cette fontaine que le père Fehr éditeur et rédacteur de la dite *Gazette*, douchait sa tête carrée d'Argovien pour en faire sortir les vapeurs d'un vin trop capiteux pompé la veille au café Morand.

Le père Guintz était le premier tueur de cochon du monde. Il fallait le voir opérer, le couteau entre les dents, les manches de sa chemise retroussées sur ses bras poilus, devant le trébuchet sur lequel était couchée et liée la victime ; d'un coup rapide il tranchait la gorge de l'animal qui tremblait et criait comme un innocent qu'on immole. Et le ménagères s'empressaient autour de lui pour recueillir dans des pots et des baquets le sang qui giclait à flots ; et les gamins, groupés pour assister à « la boucherie » s'amusaient des dernières convulsions du pauvre cochon.

Guintz n'était pas un vulgaire boucher mais un sacrificateur. Son métier était un sacerdoce. Quand les Allemands, envahissant de plus en plus la Suisse française, infestèrent le canton de Vaud et tuèrent des porcs pour le prix dérisoire de septante-cinq centimes, le père Guintz, dégouté, ne voulut plus tuer et se fit coupeur de bois. Et pourtant c'était lui qui tuait depuis trente ans les cochons pour l'hôpital cantonal, pour l'Hôtel Gibbon et Beau Rivage, pour le directeur de la banque cantonale pour M. de Sévery et pour le président du Conseil d'Etat.

Il disait, résigné : « Je ne leur fais plus de saucisses, je leur fais du bois ; je chauffe le président du Conseil... »

Quant Guintz coupait du bois devant une maison il se formait bientôt autour de lui un cercle de curieux et d'amis ; on aimait ce philosophe de ruisseau qui se moquait si librement des niais et savait, par des mystifications joyeuses, duper les malins. Le soir, on colportait ses bons mots dans les familles et les cafés et ils se répandaient dans les campagnes.

Avec son bonnet relevé sur le front, sa maigre figure, ses yeux malicieux, son nez recourbé et bec d'oiseau, et le sourire railleur de ses lèvres minces, encadrées dans une moustache et une barbe grisonnante, il avait une physionomie originale qu'on n'oubliait plus. C'était un véritable artiste qui complétait la galerie d'originaux de l'ancienne génération :

François Secretan, surnommé Fanfani, juge de paix de Lausanne, qui faisait ses vendanges lui-même, portant sa « brante » jusqu'à son pressoir de la Cité ; Fauquez, le bon socialiste appelé Mim qui s'était laissé extorquer 35,000 fr. par un Parisien pour fonder un journal humanitaire à Vevey ; Pi goud, le beau colonel, le « pépin » des vieilles dames et des jeunes demoiselles ; le baron Fehr qui signait la *Gazette* et qui avait gagné son titre de baron dans une loterie d'outre-Rhin ; le couvreur Baudin qui, un jour, ayant dégringolé d'un toit étant tombé dans la hotte d'un paysan qui passa demanda à la dame compatissante accourue à offrir un verre d'eau : « De quel étage faudrait-il tomber, chère et bonne dame, pour que vous m'apportiez un verre de vin ? »

Sentant la vieillesse venir, dégouté du « progrès » qui bouleversait Lausanne et irrité contre ces pésons d'Allemands qui gâtaient le métier, le père Guintz se retira, comme Diogène en son tonneau dans une cabane misérable, au bord du lac, du côté de Renens.

« Les Allemands, disait-il, sont aujourd'hui plus que tous les maîtres ! Je m'en vais. Quelle race profane et dévastatrice ! Quand Christophe Colomb

1 Notre concitoyen Victor Tissot vient de réunir en un volume du *Roman romand* (60 cent. Fayot et Cie éditeur) et sous le titre de : *Les Cygnes du Lac-Noir* des nouvelles et des récits qui datent de sa jeunesse et qui se passent dans la Gruyère et le canton de Vaud. C'est à ce recueil intéressant que nous empruntons *L'homme sauvage*.